

Il la suit. Bientôt il marche à côté d'elle et il prie qu'on l'excuse, et il proteste que seule une attirance *mystérieuse et invincible* l'attache à elle. Comme elle ne répond, gardant l'immuable indifférence de ses yeux froids, l'impassibilité de sa peau mate, Doriaste cite son nom bien connu et interroge si elle lit quelquefois *le Sphinx*: les cinq derniers articles, il les a consacrés à décrire l'image d'elle.

Et elle s'étonne d'entendre sa voix chevroter pendant qu'il dit cela. Et ce chevrottement la pénètre, lui secoue le cœur. Subitement, elle stationne et déclame cette phrase qu'elle a vue quelque part:

—Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne serez que mon ami, rien que mon ami.

Au désir d'héroïne dramatique il accède, devenu stupide de bonheur parce qu'il la flaire, parce qu'il calque du regard ses formes proches, elle consentante. Il ajoute à son serment:

—Jusqu'au jour où vous-même m'en relèverez.

—Jamais, cela.

La face du chroniqueur s'étire en un sourire triste, amer, incrédule. Vers la grille elle reprend sa route. Lui, à mots émus, confesse sa présente extase. Muette, elle l'écoute, la bouche gaie, pourtant.

A l'appel de sa main, un cocher blanc dirige près elle son fiacre. Et Doriaste:

—Laissez-moi vous accompagner.

—Non, je ne suis pas libre... je suis mariée.

—Quand vous reverrai-je.

—Vous avez bien su me trouver; vous le saurez encore, à moins que l'oubli...

—Oh! non. Me direz-vous comment vous vous appelez, afin que...

—Supposez que je m'appelle... Marceline...; oui, Marceline...

Du fiacre où elle s'installe en tapotant ses jupons, elle a pour Doriaste un franc regard, très long.

Et la voiture cahote, jaune, par les rosâtres grisailles de la vesprée.

En vain le journaliste espère-t-il qu'elle soulèvera le voile capitonné qui ferme le judas dans le panneau du fiacre... Rien.

Marceline? Marceline! songe-t-il, prénom cher à la littérature bourgeoise. Le père, il l'imagine ingénieur, ou sous-chef, ou magistrat, honnête homme certes, grand lecteur du *Temps* et des discours académiques, et croyant aux destinées du pays. Sans doute il psalmodiait le soir, sous la lueur cuivreuse de la lampe, les phrases sentimentales de George Sand, devant sa femme, et, par-dessus la nappe, ils se serraient la main. A la suite d'une telle lecture Marceline a dû être conçue dans un lit d'acajou linceulé de cretonne bleue.

II

Premier rendez-vous au concert.

Sur la scène, un violoniste enlève les symphonies de Max Bruch, du coude, de la tête, avec des mouvements de lutteur agile; et le gaz crûment inonde son habit noir, ses cheveux noirs.

Paul Doriaste se mélancolise à percevoir ces sonorités fuyantes, et qui, lentement, reviennent. A son côté, Marceline se serre parmi l'entassement d'un public nombreux. Et il la sent très loin de lui comme une impassible vision. La rectitude de cette pose où pas une flexion ne s'affaisse, le vague de ce regard qui flotte par le lustre, et se fixe aux pendeloques que les feux décomposés teintent de lueurs joaillières, tout cela semble cacher une âme mystérieuse, intangible. Il lui en veut d'avoir accepté ces relations platoniques. Une comédie qu'elle joue là; une comédie qui, lui, l'absorbe et l'agace. Voici qu'il n'entend même plus Max Bruch. Elle finira, cette femme, par lui tuer le sens artistique.

Derrière leurs pupitres, les musiciens s'étagent en face, adossés au décor: figures communes, épanouies dans l'évasement des faux-cols; corps tassés dans les fracs larges, dans les bosselures des plastrons blancs. En bas, les choristes femelles avec les taches claires de leurs collerettes sur la terneur minable des corsages. Dans le haut, tout à fait, le timbalier s'amplifie en allures pontifiantes, tandis que le cymbalier ne cesse de faire reluire son binocle et le replacer sur sa face qui sue. Et ce monde s'encastre entre les cuivres énormes, s'accoude à l'acajou de contrebasses, s'enrage sous les cordes des harpes monumentales. Des toiles peintes et défraîchies, du plafond que traverse une ligne d'usure, les torchères saillent, le lustre pend. Seules dorures.

Vibre une note isolément, comme le pleur prolongé d'une vierge, et Doriaste conquis ne remarque plus rien. La mesure s'active, et s'alanguit tout à coup, râle. Comme un sanglot alors, et puis de cristallines notes ruissellent, et des notes, et encore. Il en sourd des soupirs, des étirances lamentantes, de spasmatiques arpèges. Tantôt l'harmonie se pâme humide, s'expire. Puis elle s'élance avec de déterminés vœux, des violences de rut. Les cordes des violons craquent comme des soieries et hocquètent comme des gorges jouissantes. D'une accalmie douce, murmurée, surgit une sautillante phrase qui croît. Elle domine, triomphe en une impudique danse. De lentes ondulations l'enserrent par une spirale qui monte et s'évase. Les dièzes reluisent comme des gemmes, des gemmes qui parent une chevelure longue, une chevelure qui se dénoue et flotte dans un aboutement de gammes. Et s'évoque la toute-puissante femme. Il est une mugissante mesure pour le fauve des aisselles, une mesure plane pour le front pur, une note coulée pour la gouttelante améthyste qui pendeloque sur le front, deux mesures ronflantes pour les seins arrondis; ensuite une rapide infinité de sons qui disent tout, décrivent tout et le clament: ce sont les cassures de gaze d'or autour des hanches, et le galbe recourbé des bras sur la tête qui se renverse, et le poli du ventre avec les mystiques profondeurs du nombril, et les yeux, pastilles d'encens où fulgure une minuscule étincelle. Le rythme s'exaspère. La Salomé bondit avec un éclat de trilles et un scintillement de pierreries. Les croches se